

Cinq années se sont écoulées depuis son enterrement, mais Jar reconnaît son visage immédiatement. Elle se tient immobile sur l'escalator qui monte, tandis que lui descend, encore en retard au travail après une nouvelle soirée passée dans les quartiers chauds de la ville. Les deux escalators sont bondés, mais Jar a l'impression qu'ils sont tous deux seuls dans le métro, qu'ils sont les deux dernières personnes sur terre au moment où ils se croisent.

Son premier réflexe est d'appeler Rosa, afin d'entendre son nom par-dessus le vacarme de l'heure de pointe. Mais il se fige, incapable de dire ou faire quoi que ce soit, et la regarde fixement tandis qu'elle s'élève vers la surface de Londres. Où va-t-elle ? Où était-elle ?

Le rythme de son cœur s'accélère, sa paume s'humidifie sur le caoutchouc noir de la rampe. De nouveau, il tente de l'appeler, mais son nom reste coincé dans sa gorge. Elle semble distraite, anxieuse, incommodée. Ses longs cheveux ont disparu, et Rosa arbore un crâne rasé qui ne colle pas vraiment avec son ancienne personnalité. Chargée d'un vieux sac à dos et d'un sac de tente à fleurs suspendu en dessous, elle se tient également moins droite que dans ses souvenirs. Sa tenue, elle aussi – pantalon bouffant, polaire –, est débraillée, atypique, mais il reconnaîtrait son ombre même sur un buisson d'ajoncs.

Ces yeux bleu canard qui dansent sous un front sérieux.
Et ces lèvres boudeuses, malicieuses.

Elle jette un coup d'œil en bas de l'escalator, cherchant quelqu'un peut-être, et s'engouffre dans la foule de banlieusards. Jar examine les voyageurs en bas tandis qu'une feuille de journal le dépasse en glissant, portée par une bourrasque chaude, puis tourbillonne et se plie sur elle-même. Deux hommes se frayent un chemin à travers la foule. Ils poussent les gens sur les côtés avec l'assurance calme des figures d'autorité. Derrière eux, une rangée d'affiches publicitaires numériques se retourne comme des cartes à jouer.

Frustré, Jar cherche à dépasser un groupe de touristes qui lui bloque le passage, comme si cela pouvait les forcer à se disperser. Leurs guides sur Londres n'expliquent-ils pas qu'il faut tenir sa droite ? Il se ressaisit en se rappelant, fraîchement débarqué de Dublin par avion, ses premiers pas hésitants en ville. Soudain, Jar est enfin libre. Il contourne le bout des escalators en dérapant comme un enfant avant de repartir en sens inverse. Cette fois, il emprunte l'escalier du milieu et grimpe les marches quatre à quatre.

— Rosa ! appelle-t-il au moment où il approche des portillons. Rosa !

Mais il n'y a aucune conviction dans sa voix, pas assez de certitude pour que cette personne se retourne. Au bout de cinq ans, sa foi commence à faiblir. Jar passe au peigne fin la zone bondée où s'achètent les tickets et suppose qu'elle a tourné à gauche afin de rejoindre le hall principal de Paddington.

Quelques minutes plus tôt, plus fauché qu'il n'aurait dû l'être une semaine avant le versement de sa paye, il a franchi un portillon derrière un banlieusard sans soupçon. À présent, Jar doit recommencer ; il se colle tout

contre un vieil homme, mais ne tire aucune satisfaction, aucun plaisir de la facilité avec laquelle il évite de se faire repérer au moment où il montre au vieillard où passer son ticket et franchit le portillon avec lui. Une supercherie habilement masquée par l'amabilité de son jeune âge.

Jar court jusqu'à ce qu'il se retrouve au centre du hall et s'arrête pour reprendre son souffle, les mains sur les genoux, sous le haut arc conçu pour cette gare austère par Brunel. Où est-elle ?

Soudain, il la repère de nouveau : elle se dirige vers le quai numéro 1, où le train pour Penzance se prépare à partir. Jar zigzague à travers la foule en jurant et s'excusant, le regard fixé sur son sac à dos afin de ne pas le perdre de vue. Alors qu'il contourne à toute allure un kiosque qui vend des cartes de vœux, il l'aperçoit devant lui. Rosa longe les voitures de première classe du train en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. (Autrefois, lui ou elle aimait bien glisser ce genre de carte sous la porte de l'autre au campus, histoire de l'impressionner par son ironie subtile.) Par réflexe, Jar se retourne aussi. Les deux hommes, dont l'un a le doigt posé sur son oreille, se dirigent vers eux.

Jar se tourne à nouveau vers le quai. Un agent de gare souffle dans son sifflet, ordonnant à Rosa de s'écarter. Elle ignore son avertissement strident, ouvre énergiquement la lourde porte et la referme derrière elle avec une détermination qui résonne dans toute la gare.

Jar s'approche à son tour du train.

— Éloignez-vous ! s'écrie l'agent alors que le train commence à bouger.

Jar court vers la porte, mais Rosa est déjà en train de descendre l'allée. Cherchant une place, elle s'excuse lorsqu'elle heurte le siège de quelqu'un. Tandis qu'il court le long du train qui accélère, Jar la voit poser son sac à

dos sur un porte-bagages au-dessus d'elle, puis s'asseoir à côté de la fenêtre. Pour la première fois, Rosa semble prendre conscience de sa présence derrière la vitre, mais elle l'ignore et continue à s'installer, ramasse un journal abandonné, puis jette un coup d'œil au porte-bagages.

Le train avance trop vite pour Jar, à présent, mais sans cesser de courir, il plaque la main sur la vitre. Affolée, Rosa lève ses yeux écarquillés. S'agit-il vraiment d'elle ? Il n'en est plus certain. Pas le moindre signe de reconnaissance dans son regard, pas la moindre indication qu'elle le connaît, qu'ils ont un jour vécu le grand amour. Jar hésite, ralentit, puis s'arrête. Il regarde le train s'éloigner tandis qu'elle continue à le dévisager. Ils sont devenus étrangers l'un pour l'autre.

Cambridge, troisième trimestre, 2012

Je sais que je ne devrais pas écrire ces mots – il ne doit pas rester de traces, de traînée blanche dans le ciel de Fenland, comme le dirait ma thérapeute –, mais j’ai écrit un journal intime toute ma vie et j’ai besoin de parler à quelqu’un.

Je suis encore sortie ce soir avec ma troupe de théâtre. Apparemment, rien ne s’oppose à ce que j’aie le rôle de Gina Ekdal si je le veux. Je ne cesse de me dire que je fais tout ça pour papa.

Enfin, non, pas tout. J’ai pris une ecsta quand nous sommes arrivés au pub. Les bougies sur les tables brûlaient comme des crucifix en feu – magnifiques, prophétiques peut-être –, mais ce n’était pas ce que j’avais espéré. Je crois que j’ai embrassé Sam, le metteur en scène, et peut-être Beth, qui joue Mme Sørby. J’aurais roulé une pelle à toute l’équipe sans l’intervention d’Ellie.

Je ne réessaierai pas l’ecstasy, mais je suis déterminée à profiter de chaque seconde du temps qu’il me reste ici. Je sais que cette troupe, cette vie ne me ressemblent pas, mais j’ai l’impression d’être plus sociable que pendant mes deux premiers trimestres. Il est très facile de fréquenter le mauvais groupe, mais plus difficile de s’en éloigner sans vexer personne ni passer pour quelqu’un qui se croit supérieur.

Après le pub, nous sommes allés manger un morceau, même si je n'avais pas faim. Je ne sais pas où c'était, quelque part au bord de la rivière. J'étais encore relativement bourrée – jusqu'à ce que vienne le moment de payer.

C'est à ce moment-là que je l'ai rencontré. Pourquoi maintenant, alors que j'ai si peu de temps devant moi ? Pourquoi pas dès mon premier trimestre ?

Il se déplaçait autour de la table afin de recevoir chacun de nos règlements. Quatorze personnes à faire payer, les unes après les autres ! Mais ce mec ne s'est pas plaint une seule fois, pas même lorsqu'il est venu me voir et que le paiement n'est pas passé.

— La machine fait des siennes, a-t-il dit, si bas que je l'ai à peine entendu. Nous sommes trop loin de la caisse. Il vaudrait mieux que vous veniez là-bas.

— Pardon ? ai-je dit en levant les yeux.

Je ne suis pas spécialement petite, mais ce mec était vraiment grand ! Un grand costaud au menton rasé de près et au léger accent irlandais.

Il s'est penché vers moi en s'assurant que personne d'autre ne pouvait l'entendre. Son souffle était chaud et cet homme sentait le propre. Le bois de santal, peut-être.

— Il faut que vous réessayiez plus près de la caisse.

Quelque chose dans le regard qu'il m'a adressé, dans son sourire rassurant, protecteur, m'a poussée à me lever de table et à le suivre jusqu'à la caisse. Et puis j'aimais bien ses grandes mains soignées, sa bague discrète au pouce. Mais ce n'était pas du tout mon type d'homme. Sa large mâchoire diminuait trop brutalement au niveau du menton, et sa bouche avait un petit air pincé. Lorsque nous avons été suffisamment loin des autres, il s'est tourné vers moi et a dit d'une voix plus forte que ma carte avait été refusée.

— En principe, je dois vous la prendre et la couper en deux, m'a-t-il annoncé en souriant de toutes ses dents.

Lorsqu'il s'est déridé, son visage a retrouvé des proportions plus agréables : son menton s'est adouci et ses pommettes ont paru plus hautes.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? ai-je demandé, contente de voir qu'il semblait être de mon côté.

Je suis fauchée depuis le jour de mon arrivée à Cambridge.

Il a baissé les yeux vers moi et s'est aperçu, pour la première fois, je crois, que j'étais totalement ivre. Ensuite, il a lancé un regard à notre table.

— Une troupe de théâtre ? a-t-il demandé.

— Comment vous avez deviné ?

— Aucun pourboire.

— Peut-être qu'ils en laisseront un en espèces, ai-je dit, comme si je voulais soudain protéger mes nouveaux amis.

— Ce serait une première.

— Vous n'êtes pas acteur vous-même, si je comprends bien.

— Non. Je n'aime pas beaucoup les gens qui font du bruit.

Gênée, j'ai baissé un instant les yeux.

— Qu'est-ce que vous faites alors, à part insulter mes amis ?

— Je suis étudiant.

— Ici ? À Cambridge ?

Question stupide, condescendante même, à laquelle il s'est gardé de répondre.

— J'écris un peu aussi.

— Super.

Mais je ne l'écoutais pas. Je songeais à mon incapacité à régler la note, car je n'avais aucun autre moyen de paie-

ment. Aucun membre de la troupe ne doit savoir que je suis fauchée, même si ça va de pair avec la profession.

Et je ne peux pas leur dire que mes soucis d'argent – tous mes soucis en fait – seront bientôt de l'histoire ancienne. Je ne peux le dire à personne.

— Il y a assez de monnaie dans la boîte à pourboires, ceux qu'ont laissés les autres clients, pour que je paye à votre place, a-t-il dit.

L'espace d'un instant, je suis restée bouche bée.

— Pourquoi feriez-vous une chose pareille ?

— Parce que je crois que c'est la première fois que vous sortez avec ces gens et que vous essayez de les impressionner. Votre incapacité à payer risque de vous coûter votre rôle. Et j'ai déjà hâte de venir vous voir jouer. C'est pas mal, Ibsen, à ce qu'il paraît.

Nous nous sommes regardés en silence. Il m'a attrapée par le coude en me voyant chanceler. Je commençais à me sentir vraiment mal.

— Ça va aller ?

— Vous pourriez me ramener chez moi ?

Ma voix – traînante, suppliante – sonnait totalement faux. J'avais l'impression d'entendre quelqu'un d'autre parler.

— J'en ai encore pour une heure ici, a-t-il répondu en regardant Ellie qui se dirigeait vers nous. Je crois que votre copine a besoin de prendre l'air, lui a-t-il dit.

— Rosa a déjà payé ?

— Oui, c'est fait.

Il m'a rendu ma carte.

C'est tout ce dont je me souviens. Je n'ai même pas compris son nom. Tout ce qu'il me reste, ce sont mes premières impressions : un homme tranquille au milieu de l'agitation, vivant à un rythme modéré – à la cool, aurait dit mon père. Mais cette apparence calme cache-t-

elle une sauvagerie maîtrisée, une passion contenue ? Ou prends-je simplement mes désirs pour des réalités ?

J'ai honte maintenant. Ni lui ni moi n'avions de l'argent, mais lui, jeune écrivain irlandais obligé de travailler dans ce restaurant sans se plaindre, de servir des étudiants radins pour payer ses factures, s'est empressé de me dépanner, moi qui ne pouvais pas payer parce que j'avais largement atteint le plafond autorisé.

D'un côté – un large côté –, j'espère le revoir, mais de l'autre, je ne veux pas le mêler à ce qui m'attend. J'ai encore peur d'avoir pris la mauvaise décision. Cependant, je ne vois aucune autre issue.

Assis à son bureau, Jar parcourt les excuses trouvées par ses collègues qui, comme lui, ne sont pas arrivés à l'heure pour la réunion quotidienne de neuf heures. Le culot des autres l'impressionne un peu plus chaque jour. Hier, Tamsin a envoyé un e-mail collectif afin d'annoncer qu'elle serait en retard parce que les pompiers avaient dû venir la secourir alors qu'elle était coincée dans sa salle de bains. Elle a bien sûr eu droit à un tas de blagues sur l'amabilité des pompiers quand elle est enfin arrivée, les joues rouges, le chemisier mal boutonné.

Les explications d'aujourd'hui sont plus prosaïques. La machine à laver de Ben a inondé la cuisine ; Clive fait porter le chapeau à une vache immobilisée sur la voie afin de justifier le retard de son train en provenance du Hertfordshire ; et voici l'excuse de Jasmine : « Partie de chez moi sans portefeuille, ai dû aller le récupérer, suis en retard. » Maria, la grande dame du bureau, est en meilleure forme : « Mon mari a mangé le déjeuner des enfants. Je dois en préparer un autre. » *Pas mal*, songe Jar, *mais ça n'arrive pas à la cheville de l'excuse trouvée par Carl l'été dernier* : « Je récupère un peu après Glastonbury. Il se pourrait que j'arrive quelques jours en retard. »

Toujours partant pour aller boire une pinte après le boulot, inlassablement joyeux, son casque sans arrêt

autour du cou, Carl est le seul véritable allié de Jar au bureau. (Si c'est lui qui est de corvée de thé, il se promène dans le bureau en formant un grand « T » avec les mains.) Il mixe de la jungle, quand il ne s'occupe pas de la chaîne musicale du site Internet consacré aux arts pour lequel tous deux travaillent, et adore répéter à tout le monde que la jungle est tout sauf rétro, qu'elle n'est jamais passée de mode et qu'elle est même plus populaire que jamais. Il a aussi des connaissances démentes en informatique et oublie souvent que Jar ne s'intéresse pas du tout au développement des applications ni aux paradigmes de programmation.

À la gare de Paddington, Jar a envisagé d'envoyer un e-mail collectif au bureau afin d'expliquer son propre retard, mais il ne savait pas très bien comment serait reçu son message : « Je viens de voir ma petite amie qui a mis fin à ses jours il y a cinq ans. Tout le monde me dit que j'hallucine, que je dois tourner la page, mais je sais qu'elle est en vie, ici ou ailleurs, et je ne cesserai pas de la chercher tant que je ne l'aurai pas retrouvée. Elle n'avait pas l'intention de mourir. »

Jar a tout raconté à Carl, mais pas aux autres. Il sait ce qu'ils pensent. Que fait donc ce jeune écrivain irlandais récompensé, dont le premier recueil de nouvelles a été un succès critique à défaut de se vendre, à ce poste ingrat qui l'oblige à améliorer le chiffre de fréquentation du site en rédigeant des pièges à clics sur Miley Cyrus ? Par malheur, le premier article qu'on lui a demandé d'écrire traitait de l'angoisse de la page blanche de dix auteurs ayant perdu l'inspiration. Parfois, Jar se demande s'il a jamais vraiment été doué pour l'écriture.

Ces derniers temps, il aperçoit Rosa de plus en plus souvent : au volant d'une voiture qui passe, au pub, à l'étage du bus numéro 24 (assise sur un siège à l'avant,

comme ils le faisaient toujours quand ils étaient à Londres et se dirigeaient vers Camden). Ces apparitions ont un nom, d'après son médecin de famille à Galway : « hallucinations post-traumatiques ».

Son père a d'autres hypothèses : souvent, il évoque avec agitation la *spéirbhean*, cette femme céleste qui apparaît dans les poèmes oniriques irlandais.

— Comment peux-tu te montrer aussi insensible ? le réprimande alors sa femme.

Mais ça ne dérange pas Jar. Il est proche de son père.

Il a passé beaucoup de temps chez lui, à Galway, juste après la mort de Rosa, essayant de trouver un sens à ce qui s'était passé. Son père possède un bar dans le Quartier latin. Ensemble, ils bavardaient jusque tard dans la nuit, évoquant ses visions, surtout celle qui avait eu lieu sur la côte du Connemara. (C'était surtout Jar qui parlait ; son père l'écoutait.) Il sait que certaines sont de fausses alertes, mais d'autres sont beaucoup plus difficiles à contester...

— Tu fais une de ces têtes, mon frère, dit Carl en se laissant tomber dans son fauteuil, qui laisse échapper un sifflement. Tu viens de voir un fantôme ?

Sans un mot, Jar tape son mot de passe sur le clavier de son ordinateur.

— Merde, désolé, mon pote, dit Carl en cherchant dans la pile de CD promotionnels posée sur son bureau. J'ai cru...

— Je t'ai pris un café, l'interrompt Jar avant de lui tendre un crème.

Inutile de faire durer l'embarras de son ami. Carl a un léger embonpoint, un visage de bébé, une tignasse de dreadlocks blondes, un sourire de chérubin, l'agaçante habitude d'abrégé les mots dans ses e-mails (« malh » pour « malheureusement ») et d'employer des expressions

comme « ça tue », « trop naze » et « tu déchires », mais il a moins de méchanceté en lui que toutes les personnes que connaît Jar.

— Merci.

Un silence gêné s'installe.

— C'est arrivé où ? demande Carl.

— Je me charge de l'animation d'aujourd'hui, dit Jar en ignorant sa question.

— Tu es sûr ?

— C'est le jour d'Ibsen. Un vieux pote à moi.

Tour à tour, Jar et Carl ont la mission d'écrire un article sur le Google Doodle du jour. Ils sont censés se rendre sur la page d'accueil du Google australien la veille au soir et le rédiger onze heures avant que leurs compatriotes se réveillent, mais ils l'oublient souvent. Les articles sont jetés aux oubliettes sur le site Internet de leur employeur, placés là où personne ne peut les voir, mais ils donnent un vrai coup de fouet à sa fréquentation, car beaucoup de gens cliquent négligemment sur le logo embelli du moteur de recherche.

Une demi-heure plus tard, après avoir rédigé un texte plus long que nécessaire sur Ibsen, parlant surtout du personnage de Gina Ekdal dans *Le Canard sauvage* et de l'exceptionnelle performance d'une étudiante à Cambridge il y a cinq ans, Jar sort dans la rue et court s'abriter de la pluie avec Carl dans une ruelle près de l'entrée du bureau, parfumée par la bière de la veille et autres liquides plus malodorants.

— Belle journée, constate Jar afin de rompre le silence.

Devinant que Carl se prépare à aborder un sujet embarrassant, Jar cherche autour de lui le moyen de détourner son attention.

— Mangeur de pizza à quatre heures.

— Où ça ? demande Carl.

Jar agite la tête vers l'autre côté de la rue, où un homme qui marche sur le trottoir parle dans son portable en le tenant à l'horizontale devant sa bouche – comme une tranche de pizza. Les deux amis le regardent avec un sourire. Ils ont un faible pour les personnes qui parlent dans leur portable de façon étrange : le furtif qui murmure derrière sa main, celui qui promène sans arrêt son portable entre l'oreille et la bouche. Le mangeur de pizza, cependant, est un de leurs préférés.

— Je sais que ça me regarde pas, dit Carl en tirant sur sa cigarette lorsque l'homme disparaît dans la foule.

Il tient toujours ses clopes entre son pouce grassouillet et l'index comme un enfant qui écrit avec une craie.

— Mais peut-être que tu devrais songer à consulter quelqu'un, tu sais, au sujet de Rosa.

Jar regarde au loin, les mains enfoncées dans les poches de sa veste en daim. Il regarde les voitures avancer péniblement à travers la pluie et éclabousser la rue à côté d'eux. Il fumerait bien une cigarette, lui aussi, mais il essaie d'arrêter. Encore une fois. Rosa, elle, n'a jamais fumé. Il est descendu pour tenir compagnie à Carl et lui faire comprendre qu'il ne lui en voulait pas pour tout à l'heure. Et puis pour échapper à la réunion de onze heures.

— Je crois que j'ai trouvé quelqu'un qui pourra t'aider, poursuit Carl. C'est une thérapeute spécialiste du deuil.

— Tu traînes encore avec des croque-morts ? demande Jar en se remémorant la récente expérience malheureuse de Carl avec une jeune femme endeuillée.

Partant du principe que des quantités de phéromones sont libérées lors des enterrements – « Il y a beaucoup de chagrin dans le désir sexuel, et beaucoup de désir sexuel dans le chagrin » –, Carl a débarqué à quelques veillées dans l'espoir de trouver l'amour, pas neces-

sairement chez une veuve, mais une personne sexy et perdue vêtue de noir.

— Je me la suis faite direct.

Jar regarde son ami d'un air surpris.

— Bon, d'accord, c'est pas vrai. Elle m'aide à rédiger un article.

— Sur... ?

— Elle pensait que je serais peut-être intéressé par les nouvelles recherches qui sont menées sur les effets bénéfiques de la musique dans les salles d'attente des psys. Un peu de bonne vieille jungle et les gens se confient plus.

— Ils sautent par la fenêtre, oui.

Jar se tait un instant.

— Le truc, c'est qu'avec la vision de ce matin, je suis plus convaincu que jamais que Rosa est en vie, dit-il avant de prendre la cigarette de Carl et d'inspirer profondément.

— Mais c'était pas elle, non ?

— Ça aurait pu être elle, justement.

Tous deux se taisent et regardent la pluie. *L'espoir est quelque chose de fragile, intime, pense Jar, facilement anéanti par les autres.* Il tire de nouveau sur la cigarette de son ami et la lui rend. Il ne peut pas lui reprocher de se montrer sceptique. Tous deux s'apprêtent à remonter au bureau lorsque le regard de Jar est attiré par un mouvement, celui d'un grand homme qui s'assied dans la vitrine du Starbucks de l'autre côté de la rue. Blouson noir North Face au col relevé, cheveux marron quelconques, traits banals. Anonyme et oubliable, sauf que c'est la troisième fois que Jar le voit en deux jours.

— Tu reconnais cet homme ? demande-t-il en agitant la tête vers la vitrine du Starbucks.

— Je peux pas dire, non.

— Je jurerais qu'il était au pub hier soir. Et dans mon bus hier.

— Est-ce qu'ils ont recommencé à te suivre ?

Jar hoche la tête en s'attendant à une blague de son ami. Il a déjà parlé à Carl de cette impression d'être observé.

— Tu sais qu'un tiers des gens souffrent de paranoïa ? dit Carl.

— Si peu que ça ?

— Ils pensent que les deux autres tiers l'observent.

Jar aimerait en rire pour la forme, histoire de lui montrer qu'il va bien, qu'il a juste des hallucinations, mais il n'y arrive pas.

— L'impression que j'ai eue en la voyant sur l'escalator...

Il se tait et jette un dernier coup d'œil à l'homme.

— Rosa est vivante, Carl, j'en suis sûr. Elle cherche un moyen de revenir.

Cambridge, premier trimestre, 2011

Cela fait deux semaines que je suis arrivée ici, et papa me manque plus que jamais. Je pensais que le changement de décor, ce nouveau départ, briseraient le cycle, mais c'est raté. Même l'agitation de la semaine d'intégration ne parvient pas à me faire oublier mon immense chagrin. Nous faisons la paire, lui et moi, nous étions le sel et le poivre, Morecambe et Wise (son émission préférée), plus proches qu'aucun de mes amis ne semble l'être de son père. C'était le destin qui nous avait liés. Nous n'avions pas eu notre mot à dire. Voilà exactement ce que nous ressentions.

Je me suis tellement fâchée au pub The Pickerel hier soir quand les autres ont commencé à dire du mal de leurs parents. Soudain, la fille de la chambre voisine, qui étudie aussi l'anglais, une empotée de Jersey, m'a demandé quels rapports j'entretenais avec mes parents. Évidemment, l'ambiance a changé quand je lui ai expliqué ma situation. Il y a eu comme un silence dans le bourdonnement ivre du pub. Personne ne savait trop quoi dire, ni où regarder. L'espace d'un instant, je me suis vue depuis le ciel et me suis demandé si c'était ainsi que papa voyait les choses, désormais.

Il y a cinq minutes, quand je me suis réveillée à cause de la lumière du soleil qui traversait ces rideaux de campus

bon marché, il était encore en vie et nous nous apprêtions à sortir déjeuner ensemble à Grantchester. Je prévoyais de lui raconter mes premières semaines à Cambridge, de lui énumérer les clubs auxquels je me suis inscrite, les gens que j'ai rencontrés. Et puis tout m'est revenu.

Papa parlait tout le temps de cet endroit. Nous ne sommes venus ici ensemble qu'une fois cet été, une semaine avant sa mort (je trouve encore étrange d'écrire ces mots). Il était aussi agité que d'habitude ce jour-là. Papa éprouvait un enthousiasme débordant pour la vie ; il possédait une intelligence active. S'il avait pu, il m'aurait fait visiter Cambridge sur son vélo pliable (celui qu'il prenait pour aller travailler) ou m'aurait fait trotter à travers l'université tout entière (il avait le corps mince d'un adepte de la course en montagne). Au lieu de ça, nous avons marché à un bon rythme, et j'ai eu beaucoup de mal à le suivre.

Papa a commencé par me faire visiter ce qu'il continuait à appeler son université, qui était réservée aux garçons, à son époque. Vous imaginez ? Je trouve rassurant de savoir qu'il a étudié ici avant moi, parcouru les mêmes chemins, traversé les mêmes célèbres cours. Ensuite, il m'a emmenée faire une promenade en barque. C'était incontournable, d'après lui. Par chance, il ne portait pas de canotier.

Contrairement à d'habitude, il y a eu quelques moments de silence ce jour-là, et papa m'a expliqué que les choses étaient difficiles au travail. Il ne parlait jamais beaucoup de son boulot et, en général, je ne posais pas de questions. Tout ce que je savais, c'était que son travail nous avait emmenés partout dans le monde, surtout en Asie du Sud, et qu'il travaillait au bureau politique du ministère des Affaires étrangères, envoyant des rapports à

Londres dont il disait avec amusement que personne ne les lisait jamais.

Ces deux dernières années, il était basé à Londres. Il me semble que ce n'était pas tout à fait une promotion, mais il voyageait encore occasionnellement. J'étais désormais assez grande pour me débrouiller quand il était absent. Et assez grande pour l'accompagner aux réceptions de son travail à son retour, y compris à cette garden-party au palais de Buckingham l'an dernier. Il portait le même blazer que ce jour-là, sur la rivière Cam.

— Je dois partir en Inde, a-t-il dit en se baissant exagérément alors que nous passions sous le pont de Clare.

— Tu en as de la chance.

J'ai aussitôt regretté mon ton. Je savais qu'il n'aimait pas s'absenter de longues périodes.

— Dans le Ladakh, a-t-il ajouté avec un sourire.

Il espérait que cette précision amortirait un peu le choc. Nous avions fait un beau voyage ensemble un jour à Leh. Là-bas, nous traînions dans les cafés hippies de Changspa Road, regardions les jeunes Israéliens, impatients de trouver du réconfort dans les montagnes après leur service militaire, arriver en ville sur des Enfield Bullets. C'est sans doute l'endroit que je préfère au monde. Un jour, j'aimerais faire un travail qui me permette de voyager comme papa.

Je l'ai regardé saluer d'un signe de tête les occupants d'une barque que nous croisions. Deux fiers parents étaient assis à l'avant, tandis que leur fils prodigue les promenait sur les Backs. Je suis sûre que la carrière de mon père a été freinée par le fait qu'il tenait à rester aux côtés de sa fille unique. Il m'a plus ou moins élevé seul, parfois avec l'aide d'une *ayah* ou deux.

— Promets-moi que tu essaieras tout quand tu étudieras ici, a-t-il dit.

Je me rappelle avoir détesté ce ton suggérant qu'il pourrait être absent quand je commencerais mes études à Cambridge, mais peut-être que la tournure qu'ont prise les événements déforme mes souvenirs. Cet après-midi-là, cependant, il n'était pas lui-même ; plus réservé, moins blagueur.

— Inscris-toi à tous les clubs et associations, a-t-il poursuivi, une fausse légèreté dans la voix. Tu dois goûter à tout, tout ce qui fait cette foutue vie ici. Je me rappelle avoir adhéré au parti travailliste, au SDP et au parti conservateur la même nuit.

— C'est pour ça que tu es aussi doué à la perche ? Parce que tu t'es inscrit à un club ?

— J'ai appris à manier la perche pour impressionner ta mère. La première fois que je l'ai emmenée, elle est restée coincée dans la boue – ça arrive souvent. Hélas, je n'aurais pas dû m'y accrocher quand le bateau a dérivé.

— Papa ! me suis-je exclamée avec une exaspération feinte.

Ce souvenir paraissait le rendre plus heureux que triste, car un sourire plissait le coin de sa bouche, le côté avec lequel il chuchotait toujours des idioties quand nous étions censés rester sérieux.

— Évite de lui claquer une bise et n'oublie pas de faire la révérence, m'a-t-il dit quelques secondes avant que je m'incline devant la reine, chaussée de talons qui s'enfonçaient dans le gazon du palais de Buckingham.

Il m'est difficile de croire que je pourrai un jour sourire en pensant à lui. Pour l'instant, j'ai seulement envie de me rouler en boule sur mon étroit lit de campus et mourir.